

# Histoire d'un rite de passage : le *j̄r̄*

TÔ JOSEPH-ANTOINE KAMBOU

Le *j̄r̄* est une initiation obligatoire des garçons et des filles de 7 à 15 ans, qui subissent ensemble les mêmes rites dans le cadre de leur patriclan (*kūn*).

Ces cérémonies, liées au culte de la Volta Noire, ont lieu tous les sept ans. Les centres rituels les plus importants sont Batié-Nord et Nako, situés près du fleuve. C'est là que se déroulent les principaux rites initiatiques, ceux de la mort et de la renaissance. Ces deux centres rituels correspondent aux deux "têtes de pont" à partir desquelles, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Lobi s'implantèrent sur l'actuel territoire du Burkina Faso après avoir franchi la Volta Noire. Le *j̄r̄* de Nako, qui a lieu une année avant celui de Batié-Nord, concerne les Lobi du nord et de l'ouest, ceux que l'on appelle les *Pábúlódará*. Le *j̄r̄* de Batié-Nord intéresse les Lobi de l'est, les *Ḡḡd̄ará* dont les ancêtres seraient passés par Batié-Nord<sup>1</sup>.

## La marche vers Batié-Nord

Nous sommes en janvier de l'année du *j̄r̄*, le *baá*, (tambour sacré) a annoncé le départ pour le lieu d'initiation. Les préparatifs matériels sont terminés. Un jour, au moment précis, connu des responsables du *j̄r̄*, le village, la région entière s'ébranle.

Le soleil vient de se retirer de la scène en laissant derrière lui une lueur rougeâtre et surtout ce brouillard chargé de tiédeur propre au mois de janvier. Vers 18 heures, un son lugubre retentit : c'est un son de flûte, une flûte qui ne se fait entendre qu'en cette circonstance. C'est l'ultime appel au rassemblement devant la maison du prêtre local du *j̄r̄* (*Suu*). Quelque temps après, les candidats à l'initiation arrivent, accompagnés par leur chef de famille, et dans l'obscurité profonde le tambour du *j̄r̄* se met à rouler. Lorsque cesse le roulement, le prêtre demande que l'on fasse asseoir les candidats et que les chefs de famille approchent.

Alors commence le premier rite initiatique. Accroupi devant l'autel du *j̄r̄* situé en face de l'entrée de la maison, le prêtre procède au sacrifice des poulets en

*Page de gauche : Initie lobi lors des fêtes septennales du j̄r̄ (région de Batié-Gaoua)*

1. Le texte qui suit est extrait d'un Mémoire présenté par J.A. Kambou à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Paris) en 1972 : "Le *j̄r̄* ou initiation sociale des Lobi dans le sud de la Haute-Volta". Il décrit la phase principale du *j̄r̄* des *Ḡḡd̄ará* : la marche vers Batié-Nord et les rites de la mort et de la renaissance initiatiques.

demandant protection et un déroulement heureux du *j̄r̄ð*. La formule utilisée en cette circonstance comporte l'invocation des ancêtres suivie d'une prière adressée à la divinité du *j̄r̄ð*. Le poulet est ensuite égorgé et son sang répandu sur l'autel. Une libation de bière de mil mélangée à de la farine de mil est faite sur l'autel.

Une fois les sacrifices terminées, le prêtre se redresse, s'approche du petit récipient à moitié enfoncé dans l'autel, y plonge sa main, prend de la boue et marque d'un signe le front et la poitrine de chaque candidat. Ce n'est qu'après ce rite que pour la première fois de leur vie les jeunes gens et les jeunes filles lancent le cri de ralliement des initiés "*wii ii roo oo wi*".

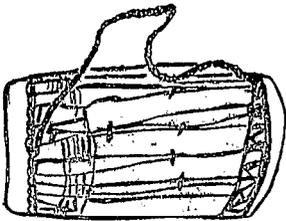
Les candidats passent la nuit sur la terrasse de la maison du prêtre. Mais ils sont tourmentés par l'angoisse et ont du mal à trouver le sommeil, car pendant qu'ils poussaient leur premier cri de ralliement, ils ont entendu des initiés crier à tue-tête "*Na yiré Kha, à pièr ner*" c'est-à-dire "Vous verrez, il vous attend". Quelle est la nature de ce "IL" et surtout qu'est ce qu'il leur veut : telle est la question tournée et retournée sans réponse durant toute la nuit.

Vers cinq heures du matin, on entend des bruits furtifs : repliement des nattes, rangement des Calebasses dans les paniers... L'heure de l'exode a sonné et personne dans le village ne doit voir les candidats partir pour cette aventure. Le prêtre local en tête suivi de ses aides (responsables claniques), des *baá bé* (tambourinaires) et derrière eux-ci le groupe des candidats, des gardiens (initiés de la promotion précédente) des parents et des femmes portant les provisions et des nattes. Pour aller à Batié-Nord, il y a beaucoup de chemins, bien connus des adultes ; il y a même le *kolá huo* c'est-à-dire "chemin créé par les étrangers" (grande route). On ne prendra cependant ni chemin, ni grande route, mais on s'enfonce dans la brousse, purement et simplement.

Dès qu'on a traversé les régions bien connues et qu'on s'engage dans des zones plus lointaines, la marche devient forcée. Les *baá bé* entrent en activité, battant du tambour à une cadence régulière, ils invitent de temps à autre les candidats à lancer le cri de ralliement. En traversant un village, le grondement des tambours fait rage, les *wii ii roo oo* des candidats augmentent, le but étant d'avertir les non-initiés de ne point se montrer car ils seraient molestés.

A la tombée du jour, les pèlerins atteignent la première étape : Koubéo, Dioulou ou Gbon (ceci dépend du patriclan). Les responsables de ces villages sont les responsables régionaux du *j̄r̄ð*. A cette étape d'autres groupes venus de localités plus éloignées les rejoignent.

On danse au rythme du *baá* (seuls les initiés dansent car les candidats n'ont droit qu'au cri de ralliement). A cette étape la nuit est encore plus angoissante que celle qui a précédé le départ. Outre les menaces réitérées concernant la rencontre des candidats avec ce "IL", un bruit sinistre



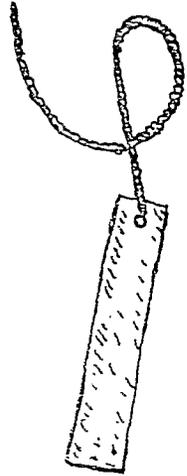
*Baá, le tambour sacré*

trouble la nuit à des intervalles réguliers. Est-ce un lion qui rugit ou un buffle qui beugle, on ne le sait mais c'est un bruit qu'aucun des jeunes ici rassemblés n'a jamais entendu, même ceux d'entre eux dont le village est fréquemment visité par les lions ou traversé par des troupeaux de buffles. Le rhombe est l'auteur de ce bruit. Les Dagara-Wilé qui ont abandonné le *j̄r̄ɔ̄* ont cependant conservé le rhombe, devenu un simple jouet. C'est le plus souvent un fer plat de 20 à 30 cm sur 5 cm, avec un trou à l'une des extrémités. On y passe une ficelle de 1 à 2 cm et on le fait tourner à bout de bras au dessus de la tête.

Les candidats, malgré la fatigue de la marche, n'arrivent pas à dormir. A deux heures du matin tout le monde est debout et la marche reprend. Cette dernière étape est plus rude encore que la précédente. Si les candidats sont soumis à des épreuves épuisantes (marche forcée, coups de fouet pour ceux qui ne manifestent pas d'endurance), le jeûne achève de voler le peu de force qui leur reste : toute cette journée ils n'ont droit à aucune nourriture et si on passe près d'une rivière les initiés font semblant de les laisser aller se désaltérer mais dès que les jeunes néophytes se précipitent dans le lit du marigot, on les en fait sortir à coups de fouet. Ils ne pourront manger et boire qu'une fois arrivés à Batié-Nord. A midi, pour éviter les ardeurs de soleil, la marche est interrompue. Par groupes régionaux, on se met à l'ombre des arbres. Les candidats profitent très peu de cette halte, alors que les initiés rient, et dansent la danse du *j̄r̄ɔ̄* : ils sont là, assis ou debout, les yeux hagards, les lèvres sèches. Aux dires des initiés, les candidats n'aiment pas cette halte car c'est à ce moment que les règlements de comptes ont lieu. Certains effraient les candidats d'une façon cruelle. Ils leur tirent les oreilles, font semblant de se jeter sur eux comme une bête fauve sur sa proie, et se vengent parfois sur celui dont un parent ou un membre de clan les avait molesté à l'initiation précédente. Les *dyurdyur* (accompagnateurs) seuls interviennent pour empêcher des actes de cruauté.

Vers 15 heures, le son du *baá* qui avait cessé pour permettre aux tambourinaires de se reposer reprend avec plus de frénésie. Le cri de ralliement résonne de tous côtés, la marche reprend. A la tombée du soleil Batié-Nord est atteint.

Les patriclans se reconstituent sous un arbre ou en plein air mais toujours au même endroit, celui occupé par l'ancêtre à la première initiation. Cette nuit passée près de la maison du chef suprême doit être inoubliable pour tout initié. A proprement parler, on ne fait pas de vacarme mais les bruits sinistres perçus la veille du départ du village d'origine augmentent en intensité. Les accompagnateurs, les parents, et tous les initiés s'ingénient à encourager leurs candidats : «Il vous veut, mais n'ayez pas peur, nous sommes là». C'est la phrase très souvent lancée pour écarter ou diminuer la frayeur des néophytes. Les responsables



Rhombe

régionaux, dès leur arrivée, se rendent chez le *Suu i Suu*. Avec ce dernier et ses aides, ils discutent des cérémonies du lendemain. L'officiant et ses aides pour telle ou telle phase des rituels sont désignés. Une fois les instructions données, les responsables régionaux regagnent leur groupe respectif. A leur tour ils communiquent les décisions aux responsables locaux. Ce conseil dure tard dans la nuit.

Le troisième jour, l'aube du matin commence à déchirer les voiles de la nuit que toute la région de Batié-Nord s'anime. Les candidats arrivés de toutes les directions sont là, groupés par paquets, blottis les uns contre les autres pour lutter contre la peur. Ils tremblent de tous leurs membres plus de frayeur que de froid. Ils sont tellement préoccupés par le sort qui sera le leur en ce jour qui se lève qu'ils n'entendent pas les cris de ralliement lancés sur tous les sentiers menant vers le sanctuaire principal : ce sont les localités voisines de Batié-Nord qui arrivent à leur tour avec leurs candidats à initier. De tous côtés les tambours du *j̄ɔr̄ɔ*, se répondant dans un langage de sourd, convergent vers l'unique lieu : Batié. Dans la maison du *Suu i Suu* l'activité est fébrile : on prépare tout ce qui sera nécessaire pour le rite initiatique (couteaux utilisés par les prêtres, paniers destinés à recueillir les vêtements et ornements portés par les candidats, jarres avec lesquelles des femmes iront puiser l'eau de la Volta qui sera absorbée par les néophytes).

Le jour se lève, le quatrième jour, c'est le moment tant attendu. Les candidats venus de loin écarquillent les yeux, ils cherchent ce "il" qui les a tant effrayés dans la nuit : aucune trace. Durant la matinée les vexations recommencent, on a même l'impression qu'on veut les mettre à bout de nerfs. A midi, on leur donne à manger maïs, comme la veille au soir, ils ne mangent pas : l'appétit les fuit, les lèvres toujours sèches, ils ne souhaitent que la fin de tout ceci.

Vers 15 heures, des jeunes gens sortant de la maison du *Suu i Suu* prennent une direction bien déterminée. Il était prévu qu'aucun groupe clanique ne devait s'installer là. Ils s'arrêtent non loin du buisson où les femmes ont caché les jarres contenant l'eau de la Volta puisée le matin. Ils creusent un trou dans le sol d'au moins 3 m de diamètre et 50 cm de profondeur. Ils y versent l'eau des jarres : 150 à 200 litres. Un prêtre local vient y jeter un produit roussâtre, une décoction d'écorce d'arbre sans doute, puis se retire. Nous sommes aux environs de 18 h. L'initiation commence.

### *Le rite de l'eau*

Elle se déroule autour de l'eau sacrée.

Les responsables régionaux, entre-temps, ont organisé leur monde. Des émissaires ont même été envoyés auprès du *Suu i Suu* pour savoir à quel moment précis le rite va

commencer. Les mouvements de va-et-vient se multiplient. Bientôt, on remarque dans la pâle lueur du crépuscule des gens qui se faufilent dans les divers groupes. Les roulements de tambour font rage. Dans ce vacarme, une voix forte se fait entendre : "*Naapo*" c'est-à-dire "avancez". La voix vient du groupe des *Tyola* et c'est le responsable régional qui donne cet ordre. On aperçoit alors les candidats, garçons et filles, avancer vers ce point d'eau préparé pour eux, tenus par la main par les accompagnateurs qui les encouragent à ne point trembler. Ces derniers, à l'approche du point d'eau, leur ferment les yeux avec la paume de la main.

Puis les candidats reçoivent l'ordre de se coucher autour de cette petite mare (ceci se fait par patriclan et groupes régionaux). Ils reçoivent aussitôt un second ordre : "*Ninyo*" c'est-à-dire "Buvez". Les anciens aussitôt lancent des cris d'encouragement invitant les candidats à obéir. Dès qu'ils ont absorbé l'eau, le rite de dépouillement commence : toujours couchés sur le ventre (il leur est interdit de soulever la tête pour voir ce qui se passe), les candidats attendent. Le chef régional aidé de quelques responsables locaux dépose 20 cauris sur le dos de chacun d'eux. Un responsable régional ou local, désigné la veille par le *Suu i Suu*, suivi des aides, passe derrière chacun, trace un signe en forme de croix avec un couteau sur le dos et la nuque du candidat.

Avec ce même couteau, il coupe tout ce que porte le patient : ceinture, boucles d'oreille, colliers, et déchire les culottes de ceux qui en portent. Les aides venant après lui recueillent les cauris et tous les objets et les mettent dans des paniers.

Puis les candidats se relèvent, toujours silencieux. La main dans celle du parrain, chacun se dirige vers la maison du *Suu i Suu* pour le rite de la consécration à la divinité du *j̄r̄d̄*. Cette cérémonie se déroule vers 22 ou 23 heures.

Le *Suu i Suu*, pendant l'absorption de l'eau sacrée, s'est installé dans le sanctuaire où se trouve l'autel du *j̄r̄d̄*, identique à celui que l'on voit au village devant la maison du prêtre local. Le geste du *Suu i Suu* sera le même que celui fait par les responsables locaux la veille de la marche vers Batié. La seule différence est que ce chef suprême ne marque pas deux fois les candidats mais une seule fois, sur la poitrine. Chacun des patients, toujours tenu par son parrain, avance à tâtons dans ce réduit obscur. Dès qu'il est près du *Suu i Suu* celui-ci, ayant plongé sa main dans la poterie incrustée dans l'une des extrémités de l'autel et contenant de l'eau et de la boue du fleuve, lui touche la poitrine sans dire mot. Un aide placé à côté écarte le néophyte qui ressort et laisse la place aux autres. Cette consécration se prolonge très tard dans la nuit.

— Nous parlons de consécration, il faudrait peut-être dire reconnaissance officielle : après l'absorption de l'eau sacrée, le dépouillement et la marque sur le dos et la nuque, le

*yukpor* (non initié) est mort. Il est désormais *jðrbì*. L'acte du responsable suprême le déclare tel officiellement. La consécration à la divinité même, cérémonie qui se déroule trois jours après cette reconnaissance, a lieu à la Volta ou dans l'un de ses affluents.

### *La réclusion*

Sortant du sanctuaire les *jðrbè* se regroupent par patriclans. Dès le lendemain commence une période de réclusion. "Fils du *jðrð*" au même titre que les anciens initiés, ils ne sont plus tracassés comme les jours précédents. Un certain silence est observé autour d'eux. Ils sont là prostrés, le regard plein de fatigue, ils sont étonnés du changement d'attitude des anciens à leur égard : on ne les menace plus, ceux qui cherchaient à se venger il y a quelques jours sur la route menant à Batié-Nord semblent avoir oublié leurs intentions premières. Seul le mugissement du rhombe continue à troubler leur sommeil pendant la nuit. Durant trois jours ils restent ainsi plongés dans une attitude méditative. Ces trois jours constituent un temps de repos leur permettant de se remettre des fatigues antérieures. Ils mangent et boivent comme ils veulent.

### *La consécration au fleuve*

Le quatrième jour, au matin, débute la consécration au fleuve. Les tambours se répondent de nouveau de loin par groupes régionaux, les *jðrbè* descendent à la Volta. Chaque groupe se dirige vers le coin du fleuve où les ancêtres ont toujours été pour cette cérémonie. Habituellement, c'est à une embouchure d'un bras du fleuve ou à un passage tracé par les hippopotames. Ils sont aussitôt placés par groupes de 12 à 20 néophytes près de l'eau. Deux vieux ou deux vieilles, les pieds dans l'eau, à l'aide d'une calebasse, aspergent les néophytes. Ce n'est qu'après cette aspersion qu'ils ont le droit de pénétrer dans l'eau pour s'y laver. Nous sommes à une saison où la Volta ne contient pas beaucoup d'eau. Ici ou là on aperçoit des rochers ou des îlots recouverts d'herbes vertes.

Pendant la baignade des *jðrbè*, un prêtre local se tenant sur un rocher ou un îlot, supplie le fleuve d'accepter ceux qui sont actuellement dans son sein et qui sont à lui. Le bain terminé, tout le monde ressort de l'eau. Les *jðrbè* prélèvent de la boue sur la berge et s'enduisent le corps. Cette pratique se répètera trois jours de suite. Nous pouvons appeler ces trois autres journées "temps de retraite".

A partir de cette consécration au fleuve, les néophytes entrent dans une phase de mutisme. Ce silence non obligatoire est conseillé car la "bête" rugissant toute la nuit essaie durant ces trois jours de les atteindre partout où ils sont : il vaut donc mieux ne pas se faire repérer. Après leur

bain matinal dans la Volta, ils regagnent le camp. Ils restent par petits groupes et ne se parlent pas. A les voir à midi, seuls les yeux, parfois luisants de fièvre, permettent de les prendre pour des humains. Ils mangent relativement mal : de la farine de mil délayée dans de l'eau et un morceau de viande provenant des provisions apportées. Durant ces trois jours, ils n'ont pas le droit de se coucher sur une natte mais dorment à même le sol, ou sur quelques feuilles d'arbres qui, depuis le moment où ces jeunes initiés ont été dévêtus, constituent également leurs seuls vêtements.

Le troisième jour, qui correspond au sixième jour de leur présence à Batié-Nord, après le bain du matin, les responsables régionaux et locaux prélèvent de l'argile de la berge du fleuve. Ils l'emporteront chez eux pour alimenter les autels dédiés au *j̄r̄ɔ̄*, ou se prépare la cérémonie du lendemain : l'imposition des noms. Les *j̄r̄b̄è*, une fois revenus de la rivière, sont rasés complètement. Chacun recueille sa chevelure et l'enveloppe dans une large feuille puis la dépose dans un coin pour le lendemain.

### *Imposition du nom d'initié*

Le lendemain (septième jour), le bain est pris, mais cette fois-ci, les *j̄r̄b̄è* ne s'enduisent pas d'argile. Tous ensemble, sur les ordres d'un responsable local, ils saluent le fleuve par des cris *Suu yo o o o* (3 fois pour les garçons, 4 pour les filles) et se retirent au camp. Avant que midi sonne, les responsables locaux procèdent à l'imposition du nom. Chaque *j̄r̄b̄è* a en main sa chevelure enveloppée dans une feuille et un cauri dans la bouche. Il creuse un trou dans le sol à l'aide d'un caillou pris au hasard et, debout, il attend le passage du responsable régional ou local. Celui-ci passant devant chaque *j̄r̄b̄è*, lui demande son nom de naissance ; pour répondre le néophyte se courbe et tout en donnant son nom, il crache le cauri dans le petit trou déjà creusé. Dès que le responsable a prononcé le nom qu'il portera désormais, il dépose le paquet contenant ses cheveux dans le trou, recouvre le tout avec de la terre, et place le caillou par dessus.

Il est une ou deux heures de l'après-midi lorsque l'imposition des noms s'achève. Un repas rapide est pris et, par groupes régionaux, on s'avance devant la maison du *Suu i Suu*, qui est assis sous un arbre devant la porte. L'acclamation entendue au fleuve est reprise en son nouveau, *Suu Yo o o o*. C'est l'heure de la séparation. Le *Suu i Suu* prononce les dernières bénédictions : «Retournez en paix, que le chemin soit sans incident, que le Fleuve vous accompagne». La marche du retour commence aussitôt.

